

# Keir Smith wird krank [Fortsetzung]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **51 (1943)**

Heft 47

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-548783>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Peral — Personalausbildungsanstalt — est un cours d'instruction qui se compose de quatre classes, dont trois de SC et de soldats des col. +R et une de SCF de la cat. 10. Cette école forme un organisme indépendant de l'ESM, possède ses propres officiers instructeurs et est dirigée par un Of. supérieur. Ces cours sont organisés pendant les périodes de service de relève des différents ESM et du personnel est détaché pour les suivre.

Leur programme est des mieux conçu, très varié et arrangé en sorte que l'exercice physique alterne avec les leçons de théorie, ce qui empêche le surmenage et la monotonie. Quoi de plus beau qu'une marche en colonne par deux ou par un à travers pâturages et montagnes, sous un ciel sans nuages et par un soleil radieux? Certes, nous emportons des bagages, mais leur poids n'excède en rien celui que beaucoup d'entre nous emportent en excursionnant en montagne pendant leurs vacances. D'ailleurs, les marches se font d'après le règlement militaire, c'est-à-dire, avec 10 minutes de repos entre chaque heure de 50 minutes. Les montées plus dures sont entrecoupées d'intervalles plus rapprochés. Nous chantons, et la cadence de la marche nous entraîne vers le sommet, nous unit dans ce rythme qui nous pénètre petit à petit au point que, même en dehors des heures d'exercice, nous le suivons instinctivement.

Favorisées par le beau temps, nous avons vécu en plein air pendant toute la durée du cours. Le matin, en sortant du lit, nous quittons la baraque au pas de gymnastique pour faire quelques exercices respiratoires et d'assouplissement. Rentrées, nous nous apprêtons pour le petit déjeuner, après quoi le rétablissement se faisait à la baraque. Quatre SCF sont désignées à tour de rôle pour les corvées du service intérieur. On nous apprend comment faire nos lits selon la manière militaire, tout doit être méticuleusement propre et bien rangé.

Ensuite commence l'enseignement proprement dit. Notre officier instructeur surveille l'école du soldat qui nous initie aux commandements et à la façon de les exécuter impeccablement. Notre chef de classe, Sgte. C+R, seconde les efforts de l'officier et bientôt les «garde à vous, fixe» commencent à prendre meilleure façon et un certain esprit de discipline se fait jour en nous. Que de patience ne faut-il pas pour nous apprendre à répondre, à nous annoncer à haute voix, à faire les mouvements nécessaires correctement et avec précision! Certes, notre bonne volonté doit être évident, ce qui ne nous empêche pas, hélas, de tourner fièrement à gauche quand le commandement veut que ce soit à droite! Après quelques jours d'entraînement le front soucieux de notre officier instructeur commence à se déridier légèrement, ce qui nous encourage à passer devant lui avec plus d'assurance, moins raides, plus dociles aux commandements qui se suivent à présent de plus en plus rapidement, demandant plus de concentration encore. Et bientôt l'école du soldat est devenue notre leçon préférée.

Des leçons d'organisation militaire, de premiers secours aux blessés et d'anatomie suivent, nous permettant de nous installer con-

fortablement sur des planches de bois, entassées près de là. Interrogées, nous devons nous annoncer militairement avant de répondre. Une monitrice de samaritains faisant partie de la classe 3, c'est elle qui nous fait répéter l'application de pansements et de fixations apprises dans des cours de samaritains.

Un autre jour, le sgt.-major nous apprend comment nous servir des brancards Weber et Markwalder, comment les fixer ensemble, monter la première sur les roues de la seconde pour permettre un transport rapide et avec le moins de souffrance possible pour le blessé. Le brancard Weber se porte en bandoulière tout comme le fusil, on le tient au fixe ou au repos de la même manière, et il n'est pas tout à fait facile de manier pour nous, mais nous l'avons appris quand-même.

Avec des toiles de tente nous avons appris comment faire des sacs de couchage, des tentes, des pélélines avec et sans capuchon et avons pu constater qu'on peut courir, monter, descendre parfaitement à l'aise habillé ainsi, protégé contre vent et pluie. Voici des choses que nous n'aurions eu nulle part l'occasion d'apprendre en-dehors du Peral, car il s'agit là d'expériences faites récemment seulement.

Chaque jour nous unissait pendant une heure pour la gymnastique. Des exercices d'assouplissement où excellait notre sgt., exercice de réaction, visant surtout la présence d'esprit et la rapidité d'exécution de mouvements les plus divers. Cela se terminait généralement par un tour de sauts de mouton ou une bonne partie de *Völkerball* où l'on s'en donnait à cœur-joie. Heureuses nous rentrions au cantonnement en chantant, faire un nouveau rétablissement de notre baraque et échanger notre costume de gym contre l'uniforme.

Inutile de dire qu'une faim de loup était le résultat de tant de mouvements au grand air et que nous faisons honneur avec empressement aux repas copieux et bien préparés que des SCF désignées au service de l'Office du Peral nous servaient. Jamais nous n'avions besoin de dépense de l'argent pour des suppléments, tout au plus une bouteille de cidre doux nous aidait à étancher la grande soif causée par la vie en campagne. Naturellement, des *Päckli* arrivèrent de partout. N'avions-nous pas quelques camarades, filles de paysans? Je n'insisterai pas sur le contenu de ces colis... mais il nous permettait d'accompagner agréablement l'heure de garde de cantonnement que nous faisons à tour de rôle chaque nuit. C'est rudement chic d'avoir des gens compatissants et qui pensent à nous quand nous sommes soldats.

Chaque soir l'appel nous unissait avec les classes d'hommes devant nos officiers et longtemps avant le couvre-feu nous dormions à poings fermés dans nos lits de soldats qui nous paraissaient doux. Et *«Alarme!»* Vite, vite se lever, s'habiller, préparer en hâte le sac, prendre le masque à gaz et 12 minutes plus tard la classe est sur pied. Dès l'arrivée des classes d'hommes c'est le départ pour une destination inconnue. Le sgt.-major en tête, la marche se poursuit à travers champs et pâturages par une nuit claire, le ciel constellé d'étoiles. Allègrement nous suivons notre chemin — marche silencieuse et combien belle! Après quelque temps nos officiers nous rejoignent par un autre chemin et une courte halte nous permet de nous orienter et de

## Feuilleton

### Keir Smith wird krank

Herr Briggs schob seine Unterlippe vor.

«Das kann man wohl behaupten. Warten Sie nur ab, bis Sie die Tischlerei gesehen haben. Alles ganz modern eingerichtet. Ja, und dann die Geflügelzucht und die Bauernhäuser und was nicht sonst noch alles. Ich werde Lederarbeiten anfertigen.»

«Lederarbeiten?»

Keir war ja so unwissend, aber Herr Briggs klärte ihn auf.

«Im letzten Jahr betrug der Umsatz rund siebzigtausend Pfund. Hier werden so ziemlich die besten Lederarbeiten im ganzen Königreich angefertigt: Handkoffer, Aktenmappen, Handtaschen. Ja, und alles leitet der eine und einzige Jones. Er ist ein Wunder der Schöpfung. Der hat Phantasie und Weitblick.»

Am nächsten Tage wurde Keir von Doktor Stott untersucht. Es war eine sehr gründliche Untersuchung, und Keir forschte in des Arztes Gesicht nach einem Hoffnungsschimmer. Ihm war zumute, als stünde er hart an einem Abgrund. Würden sie imstande sein, ihn von dem dunklen Schlunde zurückzureissen, oder war es bereits zu spät? Doktor Stott sass auf Keirs Betrand und machte sich verschiedene Notizen. Keir wollte nicht aufdringlich und ängstlich erscheinen, aber unwillkürlich drängte sich die schicksalsschwere Frage über seine Lippen:

«Hat die Krankheit sich ausgebreitet?»

Doktor Stott sah Keir durch seine Brillengläser freundlich an.

«Nein. Lediglich der rechte Lungenflügel ist angegriffen. Essen

Sie tüchtig, und schlafen Sie so viel wie möglich, lieber Freund, und bemühen Sie sich, sich keine unnützen Sorgen zu machen.»

Keir lächelte matt. Lag sein Fall verzweifelter, als er gefürchtet hatte, und war der Arzt deswegen so gütig zu ihm? Er stellte noch mehrere Fragen und beobachtete dann, wie Doktor Stott sich den anderen Kranken gegenüber verhielt, um daraus entnehmen zu können, ob des Arztes Verhalten gleich gütig und gleich kurz wäre. Mit Herrn Briggs unterhielt sich Doktor Stott in scherzhaftem Ton.

«Ich habe die Absicht, Sie für das untere Stockwerk vorzumerken.»

Herrn Briggs braunes Gesicht wurde rot.

«Oh, das gibt mir Mut, Herr Doktor. Bald krame ich unter den Lederwaren.»

Doktor Stott lachte herzlich. Das war der richtige Geist.

Später kam Fräulein Borne an Keirs Bett, und als Keir in ihr blühendes gesundes Gesicht blickte, empfand er den Wunsch, ihr viele Fragen zu stellen. Er sah sie mit verlangenden Blicken an. Fräulein Borne kannte seit Jahren diese verzehrenden Blicke und verstand die geheimen Hoffnungen und die geheime Angst, die sich hinter ihnen verbarg.

«Darf ich nach Hause schreiben, Frau Oberin?»

«Selbstverständlich.»

«Was — was kann ich ihnen schreiben?»

Fräulein Borne bekam häufig solche gequälten Fragen zu hören. Sie wurden von Männern und Frauen an sie gestellt, die nicht zu hoffen wagten. Aber in Keirs Fall wurde ihr die Antwort leicht. Sie hatte mit Doktor Stott eingehend über seinen Fall gesprochen.

«Schreiben Sie Ihrer Frau, dass wir mit Ihnen recht zufrieden sind.»

«Dann — dann glaubt also der Doktor —?»

«Die Tuberkulose ist bei Ihnen noch im Anfangsstadium.»

Keir atmete auf. Sein Kopf sank auf das Kissen zurück.

«Ich danke Ihnen, Frau Oberin,» flüsterte er.